

LITTÉRATURE COMPARÉE ET TRADUCTION

La contribution de la littérature comparée à l'étude de la traduction. Un peu d'histoire, quelques exemples tirés du XVIII^e et XIX^e siècle et un programme de recherche sociologique

1) Traduction littéraire et littérature comparée

Les réflexions qui suivent ne visent ni à maintenir la priorité d'une discipline dans la recherche sur la traduction et son histoire ni non plus à une dispute sur l'étiquette dénommant cette discipline. Nous cherchons plutôt à souligner que l'approche littéraire est très importante pour éclaircir la genèse et, grâce à celle-ci, les qualités textuelles de la traduction d'une œuvre appartenant au domaine des belles lettres. Quand nous parlons de « littérature comparée » on pourrait donc aussi parler d'« approche littéraire » ou d'« approche philologique ». Notre intention n'est ni de remplacer une littérature comparée dépassée et « en baisse » par une traductologie « dynamique »¹, ni de proclamer le « translational turn »² (avec la conséquence que la traductologie deviendrait la discipline supérieure), ni de réclamer la traduction comme sujet exclusif de la littérature comparée et déclarer la traductologie une succursale du comparatisme littéraire. Ce que nous considérons important est de démontrer la complémentarité nécessaire des approches respectives, c'est-à-dire de l'analyse du texte traduit et de son rôle dans le système de la littérature accueillante.

La littérature comparée considère la traduction comme un élément important de l'histoire littéraire et s'occupe de son rôle dans l'évolution de la littérature. Si la discipline fait l'analyse, voire la critique d'une certaine traduction, le seul but de cette critique sera d'*expliquer* le choix d'un certain traducteur dans le cas d'un certain passage en établissant un rapport entre le texte traduit, les théories et les normes traductologiques et littéraires et le goût du public correspondant - trois données qui

¹ Cf. BASSNETT 1993, 158: « the term 'comparative literature' ... has little meaning today », « comparative literature as a formalist exercise is in decline », par contre, la traductologie se distingue par « vitality », la discipline est « a dynamic subject area ».

² Le « translational turn » a été proclamé par BACHMANN-MEDICK, 2006, qui est aussi éditeur du numéro spécial de la revue *Translation Studies*, prévu pour janvier 2009.

constituent l'arrière fond du choix. L'approche de la littérature comparée est donc rigoureusement descriptive et vise à reconstruire les stratégies de traduction et leurs variations dans l'histoire.

Le style d'une traduction est toujours soumis à l'influence d'un des styles poétiques qui existent dans un certain système littéraire. Même si un traducteur n'est pas au même temps écrivain « original » - ce qui se produit très rarement jusqu'au XX^e siècle - l'influence des styles poétiques est évidente; et dans le cas d'un auteur-traducteur la liaison transversale entre les deux activités est décidément plus nette. La définition même de « traduction », la délimitation de l'adaptation, de la parodie et d'autres genres intertextuels, est très variable et dépend des conventions littéraires dans la culture cible. Ďurišin présente l'exemple extrême du romantique russe Vasilij Andreevič Žukovskij, dont « practically the entire body of his creative work apart from a few isolated exceptions consists of translations, adaptations and various kinds of imitation of different European writers ». (Ďurišin, 1984, p. 184) Dans ce cas la traduction et l'adaptation sont les modalités dominantes d'écriture, il est impossible de les distinguer d'une écriture « originale ». Malheureusement, il s'avère souvent que la manière de traduire d'une époque ne soit guère homogène et que plusieurs théories et stratégies coexistent; il faut donc entrer dans les détails de l'« état » d'une littérature, et se concentrer sur la traduction d'un certain genre, par exemple sur la traduction dramatique ou lyrique. Bien sûr, la relation entre littérature « endogène » et « exogène » est, comme le souligne Yves Chevrel, mutuelle: « Très souvent, l'étude d'un texte traduit apporte de précieuses informations dans le domaine d'une historiographie comparée des littératures. » (Chevrel, 1989b, p. 20)

Ainsi dans leur traduction de Shakespeare en langue allemande Schlegel et Tieck cherchent à rendre Shakespeare « plus poétique » en utilisant le répertoire stylistique du Romantisme allemand. La diction de la version allemande est raffinée, on peut comparer les phrases suivantes pour s'en convaincre: To show his grief - sein Leid ihr kundzutun; but go not to my uncle's bed - Doch *meidet* meines Oheims Bett; that *have* virtue - mit Kraft *geseget* - dans tous ces passages le style de la traduction est nettement plus élevé que celui du texte source. Schlegel emploie des mots rares et archaïques ou des néologismes: Those foresaid lands - die *vorbesagte* Land; this heavy-headed revel - dies *schwindelköpf'ge* Zechen; questionable - fragwürdig; ominous - unglückswanger; groundling - Gründling (i.e. spectateur dans le parterre); uncle - Ohm; in that - sintemal; witching time - Spükezeit; owner - Eigner. (Pour une analyse

détaillée de la traduction de Schlegel et Tieck voir Gebhardt, 1970) Les passages du texte traduit que nous venons de citer correspondent au style poétique du Romantisme allemand. L'intention de rendre le texte de Shakespeare plus poétique est aussi compatible avec l'interprétation allemande de Hamlet, figure qui est conçue comme celle d'un philosophe sceptique. Alors que chez Shakespeare Hamlet est mélancolique, dans la version allemande son problème est plutôt intellectuel. Si l'on tient compte de la vague de philosophie idéaliste en Allemagne Hamlet est un caractère prédestiné à l'identification du public. Le caractère de Hamlet pouvait même être interprété en tant que symbole de l'esprit de l'époque qui tendait vers une révolution philosophique et littéraire plutôt que vers une révolution politique.

S'il y a une influence du style poétique romantique sur la traduction il y a aussi une influence dans le sens inverse. Le vers blanc est introduit dans les lettres de domaine allemand par le Shakespeare de Schlegel et Tieck; bientôt il y sera fermement établi. D'ailleurs, la traduction entraîne l'importation de locutions, dont nous n'en citons que deux: « Es ist etwas faul im Staate Dänemarks » (« Something is rotten in the state of Denmark ») et « Der Rest ist Schweigen » (« The rest is silence »). (Shakespeare, 1831, p. 98, 194; Shakespeare, 1963, p. 57, 173)

Bien que Schlegel suive la maxime de la fidélité, il tend souvent - on vient de citer des phrases qui en témoignent - à « raffiner » la diction des textes shakespeariens, sa version étant une sorte de traduction de second degré, qui, grâce à la créativité mise à l'oeuvre de la part du traducteur, peut prétendre au titre d'une vraie traduction. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle Shakespeare - en accord avec le style poétique dominant de l'époque, style qu'on ne peut qualifier que d'« épigonal » - est devenu bourgeois entre les mains de traducteurs tels que Bodenstedt, Gildemeister, Heyse et Herwegh.

La traduction est un élément intégral de l'histoire de la réception internationale d'une oeuvre littéraire. Dès le début de la recherche dans l'influence internationale de la littérature, la littérature comparée, et notamment l'école française, a inclus l'étude de la traduction en la considérant un médium de transfert de grande importance. Il n'est pas difficile de trouver des témoignages de comparatistes soulignant l'importance de la traduction dans ce contexte. Siegbert S. Praver, pour n'en citer qu'un seul, nous rappelle que la traduction « provides the most important channel through which international influences can flow. » (Praver, 1973, p. 74)

Les études « fondatrices » comme celle de Fernand Baldensperger sur Goethe en France rendent déjà compte du rôle décisif de la traduction pour la réception auprès de la

critique, des lecteurs et des auteurs. D'abord les traductions de *Werther*, « d'une sentimentalité exagérée » et très critique envers la société, établissent une image de Goethe adaptée au goût d'un public bourgeois. Au début du XIX^e siècle le bon goût est introduit dans les traductions de l'œuvre; d'ailleurs les traductions sont créées d'après la version remaniée par l'auteur dans laquelle les passages considérés inopportuns, et en particulier les scènes concernant la révolte de Werther contre les règles sociales et religieuses, sont supprimés. Un nouveau *Werther* aristocrate et chrétien est ainsi créé - paradoxe inouï, mais en accord avec un nouveau public et ses exigences.

(Baldensperger, 1920, p. 49) Un peu plus tard, la traduction du *Faust* de Gérard de Nerval, après des traductions antérieures assez libres et sobres, devient « le véritable *Faust* des romantiques, l'initiateur de Berlioz et de Théophile Gautier - le Faust des poètes » (ibid., p. 131). La traduction joue un rôle encore plus important dans le cas de l'analyse de la réception de Ossian dans la culture française (Van Tieghem, 1967).

Il est vrai que les analyses de traductions effectuées au sein de la littérature comparée en général n'ont pas été trop pertinentes; ces analyses se sont bornées à quelques passages « représentatifs » qui devaient justifier l'évaluation du style d'une traduction et de son intégralité ou d'éventuelles lacunes de nature systématiques. Néanmoins, les études qui se sont occupées de l'influence et de la réception ont amplement souligné le fait que la traduction soit souvent au début du transfert des genres et modèles nouveaux d'une littérature à l'autre et donc un agent important de l'évolution de celle-ci. Des exemples étudiés dans le détail et souvent cités sont ceux de la fortune européenne du roman sentimental de Laurence Sterne et du roman historique de Walter Scott.

La plupart des introductions à la littérature comparée rendent compte de la traduction comme intermédiaire littéraire. Ainsi déjà Paul van Tieghem dans *La littérature comparée* (1931, p. 161) nous rappelle que « l'étude des traductions est le préliminaire indispensable de la plupart des travaux de littérature comparée ». Il propose une analyse qui s'intéresse aux inexactitudes et notamment aux suppressions dans la traduction en question. En même temps il recommande la comparaison de plusieurs traductions de la même œuvre à travers les époques afin de suivre « les variations du goût et les nuances de l'impression qu'a produite le même écrivain sur des générations successives. » (ibid., p. 165) Mais il fallait attendre la nouvelle version de cette introduction, rédigée par Yves Chevrel et parue en 1989, pour que la traduction ait une place accordée dans la discipline, une place qui corresponde avec son importance. Dans la même année paraît le *Précis de littérature comparée* qui contient un article du même auteur. Chevrel y

présente les différents champs de recherche sur la traduction. Il propose de négliger le processus de traduction (il semble confier l'étude de celui-ci à la traductologie) et de se concentrer sur la réalité du texte traduit, sur sa circulation et sa place à l'intérieur du système littéraire accueillant, sur la fonction qu'il y occupe et les modifications qu'il y entraîne. Chevrel donne quelques spécifications sur la fonction de la traduction dans le système littéraire français. De la Renaissance aux Lumières la traduction, de moyen d'enrichissement de la langue, devient moyen de découverte de l'altérité. (Chevrel, 1989a, p. 64) . Spécialiste du naturalisme, Chevrel constate que, vers la fin du XIX^e siècle, certains hommes de lettres français prennent ses distances de la littérature étrangère. La raison de ce recul est probablement la concurrence entre les auteurs français et leurs confrères étrangers. Il faut ajouter que cette concurrence est omniprésente dans les relations littéraires depuis le XVIII^e siècle et depuis l'émergence du nationalisme. Les relations culturelles s'adaptent à la situation politique, dans les deux décennies avant la première guerre mondiale les taux de traduction baissent dramatiquement, chaque culture nationale se repliant sur elle-même.

La matérialité de l'ouvrage, la typographie, le format, la couverture, l'éventuelle intégration dans une certaine collection, le prix et beaucoup d'autres détails de l'apparence extérieure du texte sont autant de facteurs qui décident de sa fortune et de sa distribution auprès du public. Ils décident comment un texte traduit sera inséré dans le champ culturel d'accueil. La situation juridique du texte traduit peut être très importante pour sa genèse ainsi que pour sa place dans le système littéraire d'accueil. Les paratextes d'une traduction, le discours d'accompagnement - préface, postface, avis du traducteur, notes et toute sorte de commentaires y inclus les comptes rendus - sont des documents de médiation par excellence, souvent de médiation dans le sens propre du mot, quand il s'agit d'explications de mots ou de phrases intraduisibles.

Un état des lieux très récent a été publié dans le volume *La recherche en Littérature générale et comparée en France en 2007*. Jean-Yves Masson nous présente un résumé des recherches sur la traduction pendant les deux dernières décennies. Il rend compte du développement des études de la traduction dans les champs de la linguistique et de la philosophie, alors que la littérature comparée, selon Masson, ne s'intéresse véritablement au sujet qu'à partir des années 1980.³ Il soutient la thèse que, tout d'abord

³ D'un point de vue plus internationale et interdisciplinaire José Lambert tire toujours la conclusion que « For comparatists as well as for theorists of translation and of literature, translated literature remained a no man's land until at least 1975. » (Lambert, 1988, p. 124)

c'est l'activité de traduire qui a été reconnue comme sujet de dignité universitaire; seulement dans un deuxième temps en a découlé l'intérêt académique pour des études consacrées à l'analyse de l'activité des traducteurs. (Masson, 2007, p. 72) Si l'on cherche une date de début de ce genre de recherches on doit penser au congrès de l'AILC qui s'est tenu à Paris en 1985. Dans les études parues récemment Masson distingue deux directions fondamentales: 1) la poétique de la traduction et 2) l'étude de l'œuvre de traducteurs ou le rôle joué par la traduction dans l'œuvre de certains écrivains. (ibid., p. 74) Il faut sans doute continuer à travailler en suivant ces deux pistes. En outre, il va sans dire que la bibliographie des traductions dans une langue est un des instruments fondamentaux et une source indispensable pour toute histoire d'un système littéraire. Malgré l'existence de manuels bibliographiques consacrés à certaines époques et certains genres, en général, il y a une véritable pénurie de ces importants outils de travail. D'ailleurs, il est particulièrement instructif de reconstruire l'ordre de publication des textes traduits d'un certain auteur (voir l'exemple d'Ibsen en France donnés par Chevrel, 1989a, p. 74 et 75). Il nous manque encore des histoires de la traduction littéraire dans les langues les plus importantes. En absence d'histoires systématiques, on utilisera des œuvres comme celle éditée par Peter France (2000). Pour le domaine de langue française un projet de recherche mené par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson aura comme résultat la première *Histoire des Traductions en Langue Française* en plusieurs volumes, à paraître aux éditions Verdier. (cf. Chevrel, Masson, 2006); pour la traduction en anglais vient de paraître un volume de l'*Oxford History of Literary Translation in English* (France, 2006).

En ce qui concerne la pratique de la traduction, maints comparatistes, surtout du domaine français, comptent parmi leurs devoirs celui de traduire des œuvres poétiques. René Etiemble se réfère déjà dans les années 1960 à un appel de l'UNESCO adressé aux départements de littérature comparée et les incitant à former des traducteurs littéraires. (Etiemble, 1963, pp. 50-51) Il est vrai qu'on n'a jamais assez de traducteurs habiles, le motif de l'appel étant sans doute le manque de traductions à l'échelle mondiale, et notamment de traductions des langues mineures. Yves Chevrel, quant à lui, est aussi favorable à des ateliers de traduction dans le cadre de la littérature comparée (Chevrel 1989a, p. 81). La littérature comparée, discipline qui recherche et enseigne l'analyse et l'histoire littéraire, est prédestinée à y contribuer avec des observations importantes pour chaque traducteur. L'approche descriptive et historique peut développer une conscience de ce qu'on fait quand on traduit de la littérature et mettre à la disposition un

choix de stratégies. Comme le remarque justement Antoine Berman: « La constitution d'une histoire de la traduction est la première tâche d'une théorie *moderne* de la traduction. » (1995, p. 12) On peut ajouter: et de chaque pratique du traduire. Le regard historique donne la capacité d'éviter le « hegemonic 'consensus' » de chaque concept essentialiste de la littérature et des normes de la traduction dont parle John Frow (cité chez Lefevere, 1986, p. 42). Si l'utilité de l'approche littéraire semble évidente, la littérature comparée devrait néanmoins laisser l'enseignement de la traduction aux traductologues qui, depuis deux décennies, sont mieux préparés pour éduquer des traducteurs littéraires. Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison d'abandonner la littérature comparée et d'intégrer la recherche sur les relations littéraires internationales dans la traductologie devenue une métadiscipline, comme l'a proposé Susan Bassnett (1993, p. 158 *passim*). Dans la suite, nous examinons quelques arguments destinés à corroborer cet argument.

2) *L'émergence de la théorie de la traduction « fidèle » en Allemagne*

L'histoire de la littérature doit mettre à la disposition des chercheurs les contextes du développement de la pensée sur la traduction. Il faut bien voir que le discours théorique sur la traduction ne peut pas être séparé du discours théorique sur la littérature tout court. Le principe de la fidélité, par exemple, qui est au centre de la discussion sur la traduction depuis la fin du XVIIIe siècle, n'est pas une idée indépendante mais un élément de la théorie de la littérature (pré-)romantique. Les idées de Bodmer et Breitinger et un peu plus tard celles de Klopstock sur l'individualité de l'expression, nécessaire pour écrire de la poésie digne de ce nom, ainsi que les recherches de Herder sur la poésie et la chanson folkloriques et nationales entraînent le respect de l'auteur créateur, la découverte de l'importance du moment et de la particularité culturelle de l'« original ». Il y a aussi une influence dans le sens inverse: le discours sur la traduction est un moyen pour sauvegarder l'ordre littéraire quand il recommande la transformation des textes étrangers dans des modèles endogènes. (D'Hulst 1989, p. 187) On ne doit pas aller aussi loin que Novalis qui, en 1797, dans une lettre à August Wilhelm Schlegel, soutient qu'« il n'y a pas de différence entre traduction et création originale, la première étant plus compliquée et plus rare »; il ajoute qu'« enfin toute poésie est traduction ». (« Übersetzen ist so gut dichten als eigne Werke zustande

bringen - und schwerer, seltner. Am Ende ist alle Poesie Übersetzung ». Novalis, 1929, p. 213)

Souvent les théories de la traduction tracent les lignes de démarcation entre des camps littéraires différents et leurs théories. Ainsi, vers la moitié du XVIIIe siècle la poétique classiciste de Gottsched, empruntée à la poétique française et en faveur d'un style de traduction libre, régnait en domaine allemand, quand les Suisses Bodmer et Breitinger lui ont opposé une théorie et une pratique de traduction tout à fait différentes. Gottsched avait défendu les belles infidèles; en disant: « Si l'on considère les contraintes auxquelles un traducteur poétique doit obéir, il est autorisé à se prendre quelques petites libertés, pourvu qu'en compensation il écrive un style agréable et élégant. » (« Einem poetischen [Übersetzer] aber muss man, in Ansehung des Zwanges, dem er unterworfen ist, schon eine kleine Abweichung zu gute halten; wenn er nur diesen Mangel durch eine angenehme und leichtfliessende Schreibart ersetzt »). Il est évident que par la recommandation d'un style élégant Gottsched cherche à perfectionner la langue allemande, à l'époque fractionnée dans une pléthore de dialectes. La traduction est l'un des moyens qui aident à atteindre le but de faire de l'allemand une langue littéraire comparable notamment avec le français.

Par contre Johann Jakob Bodmer, dans sa traduction de *Paradise Lost* (*Johann Miltons Verlust des Paradieses*, 1732, édition revue 1742), fait un pas vers la traduction dite fidèle. Il rend l'épopée de Milton en prose pour ne pas devoir altérer le texte source sous les contraintes de la versification. Il essaie de traduire mot par mot, ce qui donne des phrases qui sonnent très étranges à des oreilles allemandes. Nous ne citons que deux exemples d'expressions simples (« blissful seat » est rendu par « glückseliger Sitz », « secret top » par « geheimer Gipfel » ; Milton, 1732, p. 1; Milton, 1965, p. 1) et deux exemples des phrases plus élaborées (« das sengende Clima, mit Feuer bewölbet, schmiß daneben häftig auf ihn zu » est l'équivalent de « the torrid clime Smote on him sore besides, vaulted with fire »; « uns [...] mit zusammengehefteten Donnerkeilen an dem Boden dieses Golfo anheften » la traduction de « with linked thunderbolts Transfix us to the bottom of this gulf »). (Milton, 1732, 15, 16; Milton, 1965, p. 18, 21)

Dans sa poétique *Kritische Dichtkunst* (1740) Johann Jacob Breitinger, ami et compagnon de Bodmer, esquisse la théorie d'une nouvelle approche de la traduction. Il souligne l'importance de la forme du texte « original »' (l'emploi de ce mot, de toute évidence la première fois en langue allemande dans ce contexte, est remarquable), ainsi que l'individualité de l'expression et de l'auteur conçu comme créateur et non plus

comme imitateur de modèles donnés. La forme des mots et des phrases, par exemple leur son et leur provenance, doit être respectée et sauvegardée dans la traduction, ce qui mène parfois le traducteur aux limites de la grammaire et de la stylistique de la langue cible. Breitinger parle notamment d'« idiomatismes », par exemple métaphores, dictons et locutions proverbiales, qu'il déclare être une caractéristique de l'altérité naturelle et infranchissable de chaque langue. L'extension (« Anbau ») de la langue cible par la traduction de telles expressions singulières devrait garantir que la traduction soit le plus possible proche du texte source et éviter les libertés que les traducteurs se permettent souvent envers l'original. La nouvelle manière de traduire maintient beaucoup de mots anciens qui risquent d'être oubliés, en même temps elle encourage les néologismes, surtout par voie du transfert d'expressions poétiques d'une langue à l'autre. Derrière ce programme d'une traduction plus fidèle se trouve toute une poétique nouvelle, poétique non plus rationaliste et doctrinaire mais individualiste et relativiste, laissant le champ libre à l'imagination. (Breitinger, 1740)

Klopstock est un autre pionnier de la traduction fidèle en contact avec Breitinger; dans sa traduction de *Paradise Lost* il n'ose pas traduire au sens étroit, son texte est plein de mots étrangers:

Sey gegrüßet, heiliges Licht, erstgeborener Sohn des Himmels oder des Eternellen coeterneller Strahl! Aber darf ich dich unblamirt exprimiren? [...] Dich revisitire ich jetzo mit kühnerem Schwunge, echapirt dem stygischen Pfuhe, wie lange mich auch der obscure Sejour detinirte. (3. Buch, Beginn, Vs. 1-3, 17-20)

Voici le texte correspondant de Milton:

Hail, holy Light, offspring of heaven first-born,
Or of the eternal coeternal beam
May I express thee unblamed? [...]
Thee I revisit now with bolder wing,
Escaped the Stygian pool, though long detained
In that obscure sojourn [...].

Les théoriciens de la traduction libre, des rationalistes comme Gottsched, avaient regardé/considéré les mots comme des signes d'idées. Herder est le premier à bouleverser radicalement cette hiérarchie. Selon lui la langue est au fond de toute pensée. Dans *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* il rassemble des exemples littéraires qui démontrent que la forme de la pensée correspond à une certaine langue, et que nous apprenons à penser par la langue. Appliqué à la littérature et aux problèmes de la traduction il en suit qu'une œuvre littéraire est une création nationale et individuelle

qu'il faudrait rendre dans une traduction fidèle. Selon Herder, la flexibilité de l'allemand rend possible une telle manière de traduction alors que les français ne peuvent pas se rapprocher de l'altérité.

Les Français, trop fiers de leur goût national, rapprochent tout à celui-ci, au lieu de s'adapter au goût d'une autre époque. Homère doit arriver en France en tant que vaincu, doit s'habiller à la mode française pour ne pas offenser l'œil. [...] Il devrait s'adapter aux mœurs françaises, quand il reste une trace de sa grandeur paysanne, on se moque de ce barbare. Par contre, nous, pauvres Allemands, encore privés de public et de patrie, encore libres de la tyrannie d'un goût national, nous voulons voir le vrai Homère.

(Die Franzosen, zu stolz auf ihren Nationalgeschmack, nähern demselben alles, statt sich dem Geschmack einer andern Zeit zu bequemen. Homer muß als Besiegter nach Frankreich kommen, sich nach ihrer Mode kleiden, um ihr Auge nicht zu ärgern. [...] Französische Sitten soll er an sich nehmen, und wo seine bäurische Hoheit noch hervorblickt, da verlacht man ihn als einen Barbaren. - Wir armen Deutschen hingegen, noch ohne Publikum beinahe und ohne Vaterland, noch ohne Tyrannen eines Nationalgeschmacks, wollen ihn sehen, wie er ist. - Herder, s. d., p. 151-152)

De même, August Wilhelm Schlegel attaque la traduction à la française, en constatant que la poésie française aurait adopté une phraséologie tellement conventionnelle qu'il est impossible de traduire poétiquement une œuvre dans cette langue. « C'est comme s'ils désiraient que chaque étranger, chez eux, doive se conduire et s'habiller d'après leurs mœurs, ce qui entraîne qu'ils ne connaissent à proprement parler jamais d'étranger ». (cité d'après Berman, 1995, p. 62) La polémique contre les traductions françaises est désormais un élément fixe dans la théorie de la traduction (et de la littérature) en Allemagne. Il en suit qu'on ne peut pas interpréter la discussion sur la traduction du point de vue d'une littérature nationale, par exemple de la littérature française, mais d'un point de vue comparatiste. A partir de la fin du XVIII^e siècle on a une forte concurrence entre les littératures nationales qui cherchent toutes d'occuper les positions dominantes dans le champ littéraire européen. Être traduit donne du prestige, du capital symbolique, parce que toute traduction est aussi un signe d'estime. La traduction en soi peut aussi contribuer à la renommée d'une littérature, parce que cette activité, traduire, témoigne de la flexibilité de la langue cible et donc de sa « littérarité ». La hégémonie de la littérature française s'exprime dans le secteur de la traduction par les nombreuses traductions-relais, médiatisées par une version française. La littérature allemande du XVIII^e siècle ne pouvait pas prétendre avoir un rayonnement comparable à celui de la littérature française ou anglaise. Les auteurs allemands d'une fortune européenne remarquable n'étaient pas nombreux: on ne sait

mentionner que Goethe, et, avec une distance considérable, Lessing et Wieland, ainsi que quelques auteurs de littérature populaire comme Kotzebue et Lafontaine. Les réformateurs littéraires de la génération des romantiques cherchaient à lancer la littérature allemande au niveau européen à l'aide de la traduction fidèle qui aurait dû, dans leur programme, remplacer le modèle dominant des belles infidèles françaises. De ce point de vue, ce qui nous frappe est que les théoriciens romantiques considèrent la traduction comme une activité qui est conforme au génie de la langue et de la culture allemandes. Friedrich Schleiermacher parle d'une contrainte à traduire, d'une « vocation particulière de notre peuple » (« eigenthümlicher Beruf unseres Volkes ») et la met en opposition à la traduction en France qui, selon lui, ne mérite pas ce nom. Il faut le respect de l'altérité pour « ramasser tous les trésors des sciences et des arts étrangers et de les unir avec ses propres trésors pour en faire un grand ensemble historique » (« alle Schätze fremder Wissenschaft und Kunst mit seinen eignen zugleich in seiner Sprache gleichsam zu einem großen geschichtlichen Ganzen zu vereinigen^o») (Schleiermacher, 1963, p. 69) La langue allemande apparaît donc comme une langue universelle, cette constatation est au centre des remarques sur la traduction d'August Wilhelm Schlegel qui n'hésite pas à qualifier l'allemand en tant que « centre cosmopolite de l'esprit humaine » (« kosmopolitischen Mittelpunkt für den menschlichen Geist »; cité d'après Kortländer, 1995, p. 182). Goethe, dans ses idées sur la *Weltliteratur*, attribue à l'allemand le rôle de langue de traduction par excellence. L'idée de l'universalité de la langue allemande devient un mythe qui sera développé par les couches intellectuelles et qui accélérera l'émancipation de la culture allemande à l'échelle européenne.⁴

3) *La question de la fonction des traductions pour les systèmes (ou champs) littéraires*

L'histoire de la traduction pose un vaste ensemble de questions dont nous ne pouvons que présenter ici une petite sélection: Quels sont les processus qui déterminent le choix de textes dignes d'une traduction? Quel est le rôle des traductions pour le système littéraire d'accueil et le système source? Est-ce que les traductions sont perçues comme une menace pour la littérature « nationale » où bien comme un enrichissement? Quels sont les facteurs qui définissent le rôle des traductions? Est-ce qu'il y a des littératures

⁴ Plus de citations autour de la parfaite conformité de la langue allemande à la tâche de traduire se trouvent dans Berman, 1995; une autre étude pertinente sur la théorie de la traduction fidèle est celle d'Apel, 1982.

« ouvertes », par exemple la littérature allemande, et des littératures relativement « closes », par exemple les littératures de langue française et anglaise? Comment peut-on expliquer le penchant vers la réceptivité ou l'autarcie? La réceptivité, est-elle un signe de faiblesse d'une littérature, alors que l'autarcie est une caractéristique de stabilité? Est-ce que le transfert entre systèmes littéraires par voie de traduction reflète la répartition du pouvoir politique et culturel? Les systèmes réceptifs, ont-ils une tendance à traduire de façon plus fidèle et adéquate, alors que les systèmes autarciques encouragent la traduction libre et dynamique? Est-ce que les traductions comblent des lacunes dans le domaine d'un genre dans le système d'accueil? Les traductions sont-elles des instruments de consécration d'une oeuvre et d'un auteur qui ouvrent le chemin à l'incorporation dans la littérature mondiale (le « canon » littéraire)?

La question de la fonction des traductions pour les systèmes littéraires « nationaux » a été posée d'abord de la part des traductologues. Itamar Even-Zohar, dans sa théorie des poly-systèmes met en évidence que les littératures « jeunes », périphériques et « faibles » ont tendance à importer des textes par voie de traduction. Des forts taux de traduction sont aussi souvent le corollaire d'une crise du système d'accueil. (Even-Zohar, 1978) Gideon Toury a introduit dans la discussion les « normes » qui règlent la production du texte d'une traduction (Toury, 1995, p. 58-61). Selon lui, l'acceptabilité (*acceptability*) est la norme centrale qui entraîne une certaine politique de traduction (*translation policy*) responsable du choix des textes source mais aussi du choix du milieu éditorial de la traduction. Les normes de réalisation (*operational norms*) du texte traduit, soit qu'il s'agisse de *matricial norms* (normes concernant la macrostructure du texte) soit qu'il s'agisse de normes qui règlent les détails de l'écriture (*textual-linguistic norms*), dérivent de la politique de traduction générale.

Mis à part ces pionniers, c'est José Lambert, professeur de littérature générale et traductologue, qui, dans une série de projets de recherches menés à l'université de Louvain, a contribué davantage aux recherches sur la fonction de la traduction pour les systèmes littéraires. En ses propres mots, le but est « de décrire l'évolution des littératures nationales à l'aide du triangle production-tradition-importation et à partir de la théorie du polysystème. » (Lambert, 1980, p. 248) Souvent force novatrice dans un système littéraire, la traduction peut de même contribuer à la stabilité et au statu quo; selon Lambert « la littérature importée favorise souvent la tradition plutôt que le nouveau » (ibid. p. 250). Et encore, de façon plus précise : « Selon les circonstances, le texte traduit remplit une fonction dépaysante (importation non voilée), une fonction

traditionnelle (soumission aux conventions de la littérature d'arrivée) ou une fonction a-systémique (le caractère conventionnel ne pouvant être attribué ni à la littérature nouvelle, qui se situe, elle aussi, en dehors ou contre les conventions du moment. » (ibid., 252) Une conséquence de la concentration sur la fonction est l'intégration de la traduction dans l'ensemble des sous-genres de l'adaptation et de la parodie (ou des formes d'intertextualité) qui sont toutes des formes intersystémiques.

Les interactions entre les œuvres importées (ou exogènes) et les genres autochtones (ou endogènes) sont un élément clé dans l'évolution littéraire. Un exemple parmi d'autres : du tableau des traductions produites entre 1800 et 1850, Lambert déduit une correspondance plutôt qu'une concurrence aux schémas des lettres françaises. La relation du traducteur avec le texte étranger et avec le genre étranger est rarement dominante, d'ordinaire les traducteurs suivent des modèles tirés de la littérature cible. Modèles narratifs, formes et styles dramatiques, voire la pléthore de sous-genres lyriques représentent des systèmes de référence importants, voire une source d'influences. Leur impact sur la traduction dépend de leur prestige. Ainsi, en vue du fait qu'en France Shakespeare a longtemps représenté la littérature « révolutionnaire », il ne s'agit pas de chercher la traduction la plus fidèle, mais de reconstruire les règles de la traduction de cet auteur qui étaient dominantes à l'époque et de les mettre en relation avec les normes réglant le théâtre. Dans un autre secteur dramatique, dans le domaine du vaudeville, les remaniements sont très fréquents et l'assimilation aux genres français est encore plus nette.⁵ En général, quand la production endogène est forte, les traductions, voire les traductions fidèles et dépayés, sont rares.

Par contre, en Allemagne les vaudevilles ont été systématiquement importés sur les scènes à l'aide de bureaux littéraires situés à Paris et spécialisés pour cette « marchandise ». Un tel bureau était celui de Heinrich Börnstein, ancien acteur, directeur de théâtre et ami de Heinrich Heine, qui s'engageait à livrer une pièce nouvelle en traduction allemande deux semaines après la première en y joignant des renseignements sur la mise en scène, les costumes, le choix d'acteurs - c'est-à-dire avec toutes les informations qu'il fallait pour une représentation de la pièce. Dans les années 1840 Börnstein a proposé une trentaine de pièces d'Alexandre Dumas père, Eugène Scribe, Félix Pyat et Théophile Gautier. L'analyse de ses traductions montre qu'elles sont rédigées très à la hâte mais pas du tout « naturalisés ». Parfois, un lieu ou un titre

⁵ Lambert, 1989, p. 167; pour plus d'informations sur le projet de recherche intitulé « Littérature et traduction en France: 1800-1850 » voir D'Hulst et al., 1979, et Lambert, 1989.

est adapté pour le conformer au milieu allemand, mais en général les traductions sont assez adéquates. (voir Bachleitner, 2008)

La critique allemande d'inspiration nationale trouvait la « manie de l'étranger » (Ausländerei) très exagérée et au détriment de la littérature endogène. Un critique, Hermann Marggraff, admet que le manque de pièces faciles allemandes est une forte raison pour l'importation, mais il pense tout de même que c'était

« une honte pour la nation allemande qu'elle vide le grand magasin au bord de la Seine, des tragédies les plus insipides et fatigantes et des mélodrames sanglants et sensationnistes jusqu'aux drames de famille frivoles et adultères et des spectacles des rues parisiennes. Se référant à cette honte les français ont raison de dire: Voyez, nous sommes les maîtres du monde, puisque nous sommes les maîtres de leur scènes! » (« daß aber das große Magazin an der Seine von den bekanntlich meist sehr albernen und langweiligen franz. Trauerspielen und blut- und greuelvollen Melodramen an bis zur frivolsten und demoralisirtesten Hausaneddote, bis zum dramatisirten Ehebruchsscandal und pariser Straßenspektakel herab, förmlich ausgebeutet wird, ist eine Schmach für die deutsche Nation, auf welche die Franzosen hinweisend ein Recht haben, zu sagen: Seht, wir sind doch die Herren der Welt, denn wir sind Herren ihrer Bühnen! »; Marggraff, 1842, p. 141)

Un tel climat de combat culturel semble être un « contexte » non négligeable quand on doit évaluer une traduction pour la scène de cette époque-là, car ce climat met les traducteurs dans une situation dans laquelle il est tiraillé entre l'exigence du marché littéraire et la solidarité nationale. Ce n'est probablement pas par hasard que Börnstein s'est exilé à Paris en 1842, y est resté jusqu'à 1849 et puis s'est établi aux Etats-Unis pour y rester presque deux décennies.

La sélection ou le rejet de certaines œuvres est un acte de la « politique littéraire » dont la traduction fait partie. La traduction, une forme de réécriture, donne une nouvelle vie à une œuvre, comme l'ont constaté maints théoriciens de la traduction, dont notamment Walter Benjamin. Considérée de plus près, la « politique » littéraire ressemble et parfois confronte des éditeurs, des critiques et d'autres acteurs, dont les traducteurs, actifs dans le champ littéraire. « The importance of rewriting is most obvious in the case of translation: if a certain work in language B is not translated into language A, then indeed it does not exist for readers who speak only language A ». (Lefevere, 1986, 43) Cette banale constatation est quand même importante et à retenir.

La théorie du champ littéraire, proche de celle du (poly-)système et propre à la compléter voire à prendre sa relève, nous donne notamment la clé pour expliquer la concurrence entre plusieurs camps et cénacles dans le champ littéraires. Quand, au cours

du XVIII^e siècle l'édition se commercialise et les taux de traduction augmentent, ce développement est accompagné par la critique des traductions produites d'une manière visiblement trop hâtive. Les traducteurs employaient des nègres; par l'aide de ceux-ci une équipe autour d'un certain Johann Gottfried Gellius a réussi à traduire la *Nouvelle Héloïse* dans un délai de seulement huit semaines. Les éditeurs commençaient à payer les traducteurs par feuille, une pratique qui amenait les traducteurs à travailler à la tâche. La critique de ces conditions sur le marché littéraire et de la traduction est résumée dans des slogans polémiques tels que « manufacture de traductions »

(« Übersetzungsmanufaktur ») et un peu plus tard « usine de traductions »

(Übersetzungsfabrik), signalant qu'il y a trop d'acteurs dans un seul champ (pour des détails voir Bachleitner, 1989). Les querelles entre traducteurs commencent au milieu du XVIII^e siècle quand Lessing, pour ne citer que lui, attaque, dans ses *Lettres sur la nouvelle littérature* (Briefe, die neueste Literatur betreffend, 1759), les traducteurs qui travaillent pour gagner leur vie. Plus tard Friedrich Nikolai insère une satire sur le business de traduction dans son roman *Sebaldu Nothanker* (1773), en 1782 le classiciste Johann Jakob Hottinger lance une attaque contre une nouvelle traduction des *Annales* de Tacite et les traductions produites en travaillant « à la journée » (Hottinger, 1782, p. 11). Il y a désormais au moins deux camps: le camp qui défend la littérature et la traduction « légitimes » et le camp des arrivistes? qui font de la traduction un métier.

La théorie du champ littéraire selon Pierre Bourdieu a été adaptée et transformée dans un programme de recherche sociologique de la traduction littéraire (contemporaine) par Michaela Wolf et Norbert Bachleitner (2004). Le point de départ de toute approche sociologique est la constatation que le phénomène étudié est inséré dans un réseau de relations de pouvoir. Dit avec les mots catégoriques d'Andre Lefevre: « I am concerned with power and those who wield it - for translation ultimately involves power ». (Lefevre, 1986, p. 40) Quand on regarde l'échange d'abord au niveau macro-sociologique, le transfert traductologique est toujours asymétrique, puisque l'une de deux langues concernées est dominante comparée à l'autre. Pour se procurer une vue d'ensemble du pouvoir respectif des langues il faut consulter les chiffres de la traduction dans les deux directions d' « intraduction » et d' « extraduction » (cf. Ganne/Minon, 1992). Une forte extraduction est l'indice principal du pouvoir d'une langue et littérature alors que une forte intraduction est la conséquence d'une faiblesse - au moins du point de vue quantitatif - de la production endogène d'une littérature. Utilisant ce paramètre on peut distinguer des langues centrales (c'est-à-dire les langues

avec un fort taux d'extraduction, telles que l'anglais et le français), semi-périphériques (l'espagnol, le polonais ...) et périphériques (des langues avec un taux de traduction minimale comme le chinois ou l'arabe). (Heilbron, 2000)

Quand il est question de traduction littéraire, la position d'une littérature dans la hiérarchie littéraire des nations dépend aussi, à côté de la position de la langue dans la géographie linguistique mondiale, du 'capital littéraire', c'est-à-dire du prestige accumulé, du nombre d'œuvres 'classiques', du développement des institutions littéraires etc. Les langues de grande circulation ne sont pas automatiquement celles de grande culture. Le champ littéraire mondial est donc polycentrique, à côté de New York et Londres il faut aussi tenir compte de Paris, Barcelone, Lisbonne ou Berlin (voir Casanova, 2002, et Casanova, 1999). Quand on traduit d'une langue/littérature renommée on prélève un capital symbolique de la littérature traduite; par contre, chaque traduction agrandit le prestige de la littérature source et de l'auteur concerné. Le « gain » de capital symbolique obtenu grâce à une traduction est donc réciproque, mais il n'est jamais réparti dans deux parties égales. Considéré selon ce point de vue, le transfert littéraire effectué par traduction est une lutte pour la suprématie dans le champ littéraire européen, voir global.

Une traduction dans une langue centrale donne du capital symbolique à une œuvre et lui ouvre la voie vers le marché mondial, en même temps la grande diffusion éventuelle promet des profits économiques. Par contre, les « petites » littératures peuvent augmenter le niveau de leur vie littéraire « nationale » et notamment renforcer la littérature autonome. Il faut souligner que dans le champ littéraire, selon les règles propres à celui-ci, les œuvres autonomes sont consacrées alors que la littérature hétéronome - à thèse politique, didactique, religieuse etc. - est reléguée au second plan. Il est évident que les acteurs engagés dans la traduction - médiateur, traducteur, éditeur - sont aussi des récepteurs de capital économique et symbolique selon le succès et le prestige relatifs à l'œuvre traduite. Si un projet de traduction semble trop incertain du point de vue économique, ce qui est d'ordinaire le cas s'il s'agit d'une traduction d'une « petite » littérature, souvent les états encouragent la traduction par une subvention. Ainsi, Britta Oeding et Luise von Flotow ont souligné le fait qu'un programme d'encouragement financier est à l'origine du transfert traductologique de la littérature canadienne dans le domaine allemand, transfert qui a engendré une forte répercussion dans la littérature canadienne et déclenché même une discussion sur l'identité du pays et de ses habitants. (Oeding/Flotow, 2004)

Les traducteurs, eux aussi, ont une position dans le champ littéraire cible qui leur donne un statut précis. Il est essentiel de définir la position du traducteur et de placer l'auteur/texte traduit dans les champs source et cible. Il est donc normal que des traducteurs renommés s'occupent d'auteurs étrangers détenteurs d'un grand capital symbolique. Par contre, la (re-)découverte d'auteurs non ou peu connus, les « importations hérétiques » (Bourdieu, 1990, p. 4-5), peuvent de même valoir du prestige à un traducteur dans les milieux et les cénacles du champ littéraire qui cherchent de l'innovation. Les traducteurs travaillent sous un ensemble de contraintes, ils sont forcés à collaborer d'une manière plus ou moins intensive avec d'autres médiateurs, avec des agents (« scouts ») littéraires, des éditeurs et leurs lecteurs; souvent il y a un jeu d'interdépendances avec la critique et le public parce que chaque traduction est produite aussi pour avoir du succès sur le marché, dans le cas échéant elle doit s'imposer contre une autre traduction ou même contre plusieurs traductions antérieures. Il faut par conséquent distinguer entre des maisons d'édition situées proche du « pôle commercial » du champ littéraire, riches en capital économique et intéressées à produire des *best-sellers*, et les maisons au « pôle littéraire », dotées de capital symbolique et orientées vers une littérature autonome et d'avant-garde. Le choix de langues et littératures traduites - littératures grandes et connues vs. littératures petites et « exotiques » - dépend aussi de la situation et du profil de la maison d'édition concernée.

Le rôle d'un traducteur dans le processus de la traduction est différent quand il travaille pour une grande maison, gérée selon des principes économiques stricts, ou bien pour une petite maison « alternative » et ouverte à de nouvelles expériences. D'ordinaire les traducteurs professionnels et principaux sont actifs dans le secteur « commercial » de la branche éditoriale alors que la littérature « autonome » est souvent traduite par des spécialistes, des académiques, et même des écrivains - par définition plus libres dans leur habitus. La traduction peut être une affaire positive et commerciale ou bien un projet cher aux producteurs en tant que tel, par son importance du point de vue littéraire. Les attentes du public - ou plutôt des publics, au pluriel, avec ses goûts différents - sont un autre facteur très important dans la production de chaque traduction. D'ailleurs, selon la situation politique et culturelle dans le champ cible, on rencontre un cadre spécifique de réception, par exemple une censure plus ou moins formelle. Il va sans dire que l'environnement politique et idéologique n'est pas négligeable dans la production et l'analyse des traductions. Il est important aussi de se rendre compte de l'état juridique

du texte traduit, du droit de reproduction restreinte qui donne à la traduction un statut dérivé et subalterne comparé à celui de l'auteur « original » ; ce statut juridique précaire du texte traduit est lié à une « visibilité » du traducteur dans le champ littéraire restreint. « No study of comparative literature can take place without regard to translation » écrit Susan Bassnett (1993, p. 148). Cela est sans aucun doute vrai, mais il est aussi vrai que la traductologie ne peut que profiter des études de littérature comparée qui, au cours de leurs recherches pendant plus d'un siècle, ont accumulé un ensemble de connaissances non facilement négligeable sur les systèmes ou champs littéraires du monde et des relations et des transferts inter-littéraires. Comme partout, la coopération et une vraie interdisciplinarité valent mieux que l'échange d'étiquettes.

Bibliographie

- APEL, Friedmar (1982). *Sprachbewegung. Eine historisch-poetologische Untersuchung zum Problem des Übersetzens*. Heidelberg, Winter.
- BACHLEITNER, Norbert (1989). « « Übersetzungsfabriken ». Das deutsche Übersetzungswesen in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts ». *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 14, 1, pp. 1-49.
- BACHLEITNER, Norbert, WOLF, Michaela, éd. (2004). « Auf dem Weg zu einer Soziologie der literarischen Übersetzung im deutschsprachigen Raum ». *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 29,2, pp. 1-25.
- BACHLEITNER, Norbert (2008). « Heinrich Börnstein als Übersetzer und Vermittler französischer Lustspiele ». *Übersetzen im Vormärz*. Hg. v. Bernd Kortländer und Hans T. Siepe. Bielefeld, Aisthesis, p. 27-45.
- BACHMANN-MEDICK, Doris (2006). *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*. Reinbek, Rowohlt.
- BALDENSBERGER, Fernand (1920). *Goethe en France*. Deuxième édition, revue. Paris, Hachette (d'abord 1904).
- BASSNETT, Susan (1993). *Comparative Literature. A Critical Introduction*. Oxford (UK), Cambridge (USA), Blackwell.
- BERMAN, Antoine (1995). *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, Gallimard (d'abord 1984).

- BREITINGER, Johann Jacob (1740). *Critische Dichtkunst und Fortsetzung der Critischen Dichtkunst*. Zürich.
- BOURDIEU, Pierre (1990). „Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, pp. 1-10.
- CASANOVA, Pascale (2002). « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal ». *Traduction: Les échanges littéraires internationaux (Actes de la Recherche en Sciences Sociales, Nr. 144, Sept., Numéro coordonné par Johan Heilbron et Gisèle Sapiro)*, pp. 7-20.
- CHEVREL, Yves (1989a). « Le texte étranger : La littérature traduite ». *Précis de littérature comparée*. Sous la direction de Pierre Brunel et Yves Chevrel. Paris, PUF, pp. 57-83.
- CHEVREL, Yves (1989b). *La littérature comparée*. Paris, PUF.
- CHEVREL, Yves, MASSON, Jean-Yves (2006). Pour une « histoire des traductions en langue française ». *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes* 30, pp. 11-23.
- D'HULST, Lieven, LAMBERT, José, VAN BRAGT, Katrin, éd.s. (1979). *Littérature et traduction en France (1800-1850). État des travaux*. Louvain: Département de Littérature Générale, Université de Louvain.
- D'HULST, Lieven (1989). « Le discours sur la traduction en France (1800-1850) ». *Revue de littérature comparée*, No. 250, pp. 179-187.
- ĎURIŠIN, Dionýz (1984). *Theory of Literary Comparatistics*. Bratislava, Veda.
- ETIEMBLE, René (1963). *Comparaison n'est pas raison. La crise de la littérature comparée*. Paris, Gallimard.
- EVEN-ZOHAR, Itamar (1978). *Papers in Historical Poetics*. Tel Aviv: Porter Institute for Poetics and Semiotics. Tel Aviv.
- FRANCE, Peter, ed. (2000). *The Oxford Guide to Literature in English Translation*. Oxford, UP.
- FRANCE, Peter, HAYNES, Kenneth (2006). *The Oxford History of Literary Translation in English*. Vol. 4: 1790-1900. Oxford, UP.
- GANNE, Valérie, MINON, Marc (1992). « Géographies de la traduction ». *Traduire l'Europe*. Sous la direction de Françoise Barret-Ducrocq. Paris, Payot, pp. 55-95.

- GEBHARDT, Peter (1970). *August Wilhelm Schlegels Shakespeare-Übersetzung. Untersuchungen zu seinem Übersetzungsverfahren am Beispiel des Hamlet*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- HEILBRON, Johan (2000). « Translation as a Cultural World System ». *Perspectives. Studies in Translatology* 8, 1, pp. 9-26.
- HERDER, Johann Gottfried (s. d.). *Fragmente über die neuere deutsche Litteratur* (Werke 3,1). Hg. v. Hans Lambel. Berlin, Stuttgart, Spemann.
- [HOTTINGER, Johann Jacob], 1782. *Etwas über die neuesten Uebersetzerfabriken der Griechen und Römer in Deutschland, ins Besondre über den Bahrdschen Tacitus*. [Zürich], 1782.
- KORTLÄNDER, Bernd (1995). « Übersetzen – ‘würdigstes Geschäft’ oder ‘widerliches Unwesen’. Zur Geschichte des Übersetzens aus dem Französischen ins Deutsche in der 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts ». *Forum Vormärz Forschung, Jahrbuch*, pp. 179-203.
- LAMBERT, José (1980). « Production, tradition et importation: une clef pour la description de la littérature et de la littérature en traduction ». *Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée* 7, pp. 246-252.
- LAMBERT, José (1988). « Twenty Years of Research on Literary Translation at the Katholieke Universiteit Leuven ». *Die literarische Übersetzung. Stand und Perspektiven ihrer Erforschung*. Hg. von Harald Kittel. Berlin, E. Schmidt, pp. 122-138.
- LAMBERT, José (1989). « L'époque romantique en France : Les genres, la traduction et l'évolution littéraire. » *Revue de littérature comparée*, No. 250, pp. 165-170.
- LEFEVERE, Andre (1986). « Translation and/in Comparative Literature ». *Yearbook of Comparative and General Literature* 35, pp. 40-50.
- MARGGRAFF, Hermann. (1842). « Uebersetzung, Version, Uebersetzungsunwesen. » *Allgemeines Theater-Lexikon*. Hg. v. R. Blum, K. Herloßsohn, H. Marggraff. Bd.7. Altenburg, Leipzig, pp. 139-141.
- MASSON, Jean-Yves (2007). « Les recherches sur la traduction en littérature comparée: Tentative de bilan provisoire. » *La recherche en Littérature générale et comparée en France. Bilan et perspectives*. Études réunies par Anne Tomiche & Karl Zieger. Valenciennes, Presses Universitaires, pp. 67-79.

- MILTON, John (1732). *Paradise Lost*. A new edition, by Richard Bentley, D. D.
London, Printed for Jacob Tonson, and for John Poulson; and for J. Darby, A. Bettesworth, and F. Clay, in Trust for Richard, James, and Bethel Wellington.
- MILTON, John (1965). *Episches Gedichte von dem Verlohrnen Paradiese. Übersetzt und durchgehends mit Anmerkungen über die Kunst des Poeten begleitet von Johann Jacob Bodmer*. Zürich, Orell, Leipzig, Gleditsch 1742. Neudruck mit einem Nachwort von Wolfgang Bender. Stuttgart, Metzler.
- NOVALIS (1929). *Schriften*. Im Verein mit Richard Samuel hg. v. Paul Kluckhohn. Bd. 4. Leipzig, Bibliographisches Institut.
- OEDING, Britta, FLOTOW, Luise von (2004). « Kanadische Belletristik in Deutschland - Romane als potentielle Kulturdiplomaten? » *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 29,2, pp. 134-152.
- PRAWER, Siegbert S. (1993). *Comparative Literary Studies. An Introduction*. London, Duckworth.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich (1963). « Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens ». *Das Problem des Übersetzens*. Hg. v. Hans Joachim Störig. Stuttgart, Goverts, pp. 38-70.
- SHAKESPEARE, William (1831). *Dramatische Werke*. Uebersetzt von August Wilhelm von Schlegel ergänzt und erläutert von Ludwig Tieck. Sechster Theil. Berlin, Reimer.
- SHAKESPEARE, William (1963). *The Tragedy of Hamlet Prince of Denmark*. Ed. by Edward Hubler. New York, The New American Library.
- TOURY, Gideon (1995). *Descriptive Translation Studies and beyond*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- VAN TIEGHEM, Paul (1967). *Ossian en France*. 2 vols. Genève, Slatkine, 1967 (d'abord 1917).
- VAN TIEGHEM, Paul (1939). *La Littérature comparée*. Deuxième édition, revue et mise à jour. Paris, Armand Colin (d'abord 1931).

Source : CD-ROM BIBLIOTHÈQUE, 544 Textes & 73 écrivains, Version du 4/15/2009, Issn 1635-7965
Articles, Chants, Cours, Contes, Lettres, Livres, Nouvelles, Philosophie, Prose, Rapsodies, Religion, Romans, Sermons, Textes, Vers.
OLIVIER TABLEAU - D.J., 16 RUE CAMILLE DESMOULINS, 95 600
EAUBONNE - FRANCE